

FRANCE CATHOLIQUE



JÉRÉMIE LE LOUËT © SÉBASTIEN CHAMBERT

LE HORLA. DOUBLE OU AUTRE ?

LE HORLA, C'EST UN MÉLANGE DE CHÂTEAU HANTÉ ET DE JEKYLL ET HYDE, DE PARANOÏA ET DE SCHIZOPHRÉNIE... UN VRAI CAUCHEMAR...

Voilà un spectacle qui peut faire peur. A double titre. D'une part à cause de la progression - très réussie - de l'ambiance. D'autre part du fait qu'il inspire des réactions pour le moins contrastées, la mise en scène étant délibérément moderne.

Sur un plateau nu, on trouve un pupitre à jardin. Au centre, un tabouret métallique, une lampe baladeuse et une bouilloire électrique rouge. A cour, rien. Les lumières sont toujours blanches et crues, directes et sculptant les reliefs et visages de façon inquiétante, mettant au passage en valeur la dualité du personnage. Il n'y a qu'au début et à la fin - ce qui est logique puisque le début de la pièce est en fait la conclusion de l'histoire - qu'elle est d'un rouge envahissant et violent.

On est d'abord face à une performance d'acteur : la capacité à changer de ton à volonté, le fait de tirer plus ou moins longtemps chaque syllabe, tout cela témoigne d'une virtuosité. Mais a-t-elle un sens ?

Oui, car elle est au service d'une progression d'atmosphère très bien menée. On part d'une attitude de dandy mélancolique contrastant avec un cadre dur et, peu à peu, on arrive à un accueil, souligné par un jeu de grandes orgues, au royaume de la folie pure.

De l'une et l'autre les étapes sont très douces, démarrant avec de simples gestes ambigus, comme une main qui se lève au moment où le personnage dit qu'il salue un bateau, mais qui s'arrête au coin de son menton dans une attitude pensive. Les ambiguïtés suivantes vont donner corps au mystère tout en menant le héros à poser des gestes pour le moins originaux. De faits inexplicables en débuts de délires, les tentatives de rationalisation se multiplient sans qu'aucune soit satisfaisante...

Une interprétation parfaitement efficace qui met en valeur l'étrangeté du texte.